turels toujours. Pas de midi à quatorze heures ! Faisons parler, faisons écrire, simplement et naturellement.

Voulez-vous un exemple. Je l'emprunte à l'un de nos maîtres assurément des plus distingués, à l'actif, intelligent et si patriote directeur de l'importante et pratique revue mensuelle qui s'appelle *l'Enseignement primaire*, à M. Magnan, aujourd'hui Inspecteur général des écoles primaires dans notre province. En parcourant les compositions des élèves du cours supérieur d'une école normale, racontait-il dans la très belle conférence qu'il donnait, il y a un an presque jour pour jour—le 22 janvier, 1911, à la séance publique de la Société du Parler français, à Québec, je fus heureux de trouver ce beau sujet: *Le premier semeur de blé au Canada.* Le maître avait, pour guider ses élèves, indiqué cette donnée: "Un soir de la fin de juin, 1626, Louis Hébert—ce pharmacien de Paris devenu le premier habitant du Canada—rêve en contemplant sa terre bénie du ciel, puis il entre au logis." Quel beau sujet pour une petite narration, pas prétentieuse du tout. Vos élèves primaires du cours moyen et du cours supérieur peuvent le traiter, chacun selon leurs moyens. Ils savent déjà dans ses grandes lignes l'histoire de notre pays, de sa fondation! Ils connaissent Louis Hébert, le premier colon. La maîtresse aura soin de leur rappeler que ce premier habitant a fait souche au pays, que sa postérité comme celle d'Abraham est prodigieuse. Les enfants des villes savent peut-être moins ce que c'est qu'un champ de blé que ceux des campagnes, et encore? Il y a là tout ce qu'il faut pour un joli récit, ému autant que naturel. Après avoir lu, annoté et corrigé les travaux de ses élèves, le maître ou la maîtresse, pourrait, comme celui des élèves d'école normale dont parlait M. Magnan, traiter le sujet et en faire un modèle que les enfants goûteraient, soyez-en sûres. Ecoutez ce que cite M. l'Inspecteur général: "C'était un soir de la fin de juin 1626, et cela se passait sur le promontoire de Québec, Louis Hébert, assis sous un érable, contemplait son domaine. Aux limites de ce coin de terre, vers le sud, la grande futaie de frênes, d'érables et d'ormes se drape d'une frondaison renaissante. A l'est, au flanc du cap Diamant, à la hampe du Fort Saint-Louis, flotte le drapeau fleurdelisé. A l'ouest, sur la pente qui s'incline vers la rivière Saint-Charles, le monastère des Récollets dresse son clocher que le coq gaulois surmonte. Près de la falaise, au nord, il est une maison de pierre: c'est le cher foyer de Louis Hébert. Et le domaine, que tant de choses, douces et belles, entourent, ne manque pas de poésie. Le blé en herbe forme une pelouse abondante, trouée ça et là par des souches, restes calcinés de l'antique forêt..... Ce champ où le blé se lève, ce drapeau national, ce clocher de la maison de Dieu, ce foyer de paix, sous la belle lumière du ciel.... c'est toute la vie, toute la pensée et toute l'affection du premier habitant de la Nouvelle-France. Hébert s'agenouille, son regard s'élève jusqu'à Dieu ! Oh ! s'il eût connu les secrets de l'avenir ! s'il eût vu sa race se multiplier, l'un de ses descendants s'asseoir sur le siège épiscopal de Québec et devenir le premier cardinal canadien ! La terre du bon blé, il le pressentait, serait aussi le sol du froment sacré, de la parole de Dieu et du tabernacle eucharistique ! Quelle vision.... A ce moment la nuit tombait à l'horizon de Québec, et l'une après l'autre les étoiles s'allumaient.... Respirant la brise du soir, chargée des arômes du blé en herbe.... l'âme occupée de bonheurs rêvés et de prières reconnaissantes, l'Abraham de la Nouvelle-France rentrait dans son foyer." Après tout, c'est très simple, ce tableau, Mesdames. Je ne jurerais pas que tous les enfants du cours supérieur et même tous les maîtres et toutes les maîtresses pourraient l'écrire d'une façon aussi gracieuse. Mais quel beau thème. Et notre histoire est pleine de ces choses douces et bonnes à sentir, à goûter, à aimer et à faire aimer !

Voilà pour l'enseignement de l'histoire et de la littérature. Il n'en va pas autrement, Mesdames, quand on le veut, et on le doit vouloir, pour l'enseignement du parler, du parler français du Canada. Car nous avons notre parler à nous, nos mots à nous, qui sont certes de génie français et de source française, mais qui n'en sont pas moins nés au Canada, ou qui ont pris au pays un sens particulier. Nous devons les connaître ces mots, les garder et les conserver. Et pour cela, évidemment, il faut les parler et les faire parler, les écrire et les faire écrire. Ne craignez pas, en nous canadianisant avec à propos et mesure, nous ne romperons pas avec la saine et vraie tradition française. "Sans doute, disait dans une conférence qu'il donnait à l'Université Laval de Montréal, le 27 avril 1910, M. Adjutor Rivard, le plus canadien de nos lettrés, "sans doute la langue française n'a pas besoin de nos mots populaires pour dire les choses de France; mais a-t-elle